

LE THÉÂTRE DES OSSÉS

PRÉSENTE

CORINNA
BILLE

avec

VERONIQUE MERMOUD

Esquisse d'une biographie

S. (Stéphanie) Corinna Bille est née le 29 août 1912. Son père était le peintre Edmond Bille, neuchâtelois et protestant qui avait construit à Sierre une demeure aux dimensions de château. En secondes noces, il avait épousé une jeune valaisanne de famille paysanne, descendue de Corin. D'où le nom de Corinna.

L'enfance de l'écrivain est dominée par trois forces. Son père lui ouvre le monde de la grandeur magique, des couleurs, des livres d'art et des amitiés littéraires, des promenades en calèche, des étés en Suisse primitive.

La seconde force est de contrainte. Une école valaisanne aux frustes sœurs françaises lui donne de la religion catholique la pire image. Les maîtresses flairent la perversité chez la fille rêveuse du peintre hérétique. Méfiance, inculture et sadisme.

Mais le Valais romain est aussi la terre sacrée dont sa mère est la pure figure, montagne liturgique où les travaux saisonniers, les hameaux de bois, les amours, les haines et les fréquentes morts brutales sont serrés, comme la pulpe d'un fruit, sur le noyau originel de la foi. Nature de foison, de pentes, d'à-pics.

Sa vocation date de l'âge le plus tendre, mais son premier livre ne paraît pas avant qu'elle ait vingt-sept ans.

Qu'a-t-elle fait jusque-là, Corinna Bille, la patiente? C'est une femme aux yeux bleus, grande, châtain clair, d'un charme nordique. En 1933, le cinéaste russe Kirzanoff engage Corinna Bille comme script-girl. Elle tombe amoureuse du jeune premier, un Français tourmenté qu'elle épouse. Un mariage blanc la laisse seule à Paris où elle vivra pendant quatre ans. Cette période, sur laquelle l'écrivain ne s'est jamais exprimé, est celle d'une distance prise avec le pays, d'une maturation, d'une familiarité passionnée avec l'œuvre des peintres et des écrivains. La communauté de sentiments qui la lie alors aux surréalistes laissera ses traces dans son œuvre.

Quand éclate la guerre, Corinna est de retour à Sierre. Elle écrit «Théoda», paru en 1944. Huit années vont passer avant la publication du livre suivant. Pourtant, elle n'a cessé d'écrire. Elle est devenue l'amie du poète Maurice Chappaz. Un enfant naît. Chappaz et Corinna se marient. Deux enfants encore, un fils, une fille. Commence alors le temps de l'épouse, de la mère, finalement établie à Veyras-sur-Sierre. Les œuvres qui se pressent en elle s'accumulent en un dépôt secret de notes, de manuscrits, de songes, qui alimentera une force prodigieuse l'œuvre de la maturité. De 1952 à 1967, paraissent tout de même neuf livres.

Mais alors que les journaux romands s'étaient mis à exploiter une veine qu'ils croyaient folklorique, publiant volontiers ses histoires valaisannes, Corinna Bille échappe à sa silhouette d'auteur régional. La France, et la meilleure, découvre qu'elle existe. En 1975, l'Académie Goncourt lui

attribue, pour «La Demoiselle sauvage», la Bourse Prix Goncourt de la Nouvelle. Les journaux de Paris lui tressent des couronnes, tentent de la rapprocher de Yourcenar ou de Mandiargues. Elle a cinquante-six ans.

Cette consécration est remarquable. Mais que nous apprend-elle de la vie d'une femme? Quand les enfants ont eu l'âge de quitter Veyras, elle s'est mise à voyager, Allemagne, Afrique noire, Liban, Russie. Elle écrit sans que sa passion fléchisse.

Où distinguer la moindre divergence entre sa vie de femme et sa vie en poésie? Envers ses sœurs, les femmes, les adolescentes troublées, les épouses bafouées, les amoureuses et jusqu'aux vieilles grimaçantes sous le masque de l'âge, le mouvement de son cœur avait un frémissement qui révélait la force d'un absolu. Elle était sainte avec les perverses, infiniment compréhensive avec les égarées, viscéralement solidaire des déchuës, car on voit bien qu'elle étreignait là, foisonnante, rebelle aux définitions et aux catégories, la condition humaine tout entière. Sa bonté lui révélait le monde.

En septembre 1979, elle traverse la Sibérie, aller et retour, en train, avec Maurice Chappaz. A son retour, ses fatigues se révèlent malignes. [Elle entre à l'hôpital de Sierre.] Comme une adolescente rejetant une obligation grave, elle se libère d'un éclat de rire: «La mort, on s'en fout royalement».

Mais le matin de ce mercredi, ses grandes mains douces et fines ont tenu encore les pages de son prochain livre et le stylo, à peine conduit, a fixé la succession des textes. Ecrivain jusqu'à l'épuisement du souffle, jusqu'à l'ultime mouvement de la pensée et du poignet, soucieuse de l'œuvre et de son bon ordre, guidant avec délicatesse ceux qui vont, un instant plus tard, recueillir l'héritage considérable de ses manuscrits.

Dans la nuit de mercredi à jeudi, elle s'est tranquillement endormie, tandis que Maurice Chappaz guettait son souffle dans l'obscurité.

Tiré de deux articles de Bertil Galland parus dans 24 Heures les 24 et 29 octobre 1979.



Œuvres principales

- 1912 29 août: naissance de S. Corinna Bille à Lausanne.
- 1933 Script-girl du film «Rapt», adaptation d'une œuvre de Ramuz. Mariage avec G. Vital.
- 1939 Premier livre, des poèmes: «Printemps».
- 1944 Un roman la consacre comme écrivain majeur de Suisse romande: «Théoda».
- 1951 «Le Grand Tourment», nouvelles. Genre littéraire qui aura sa prédilection.
- 1952 «Le Sabot de Vénus», roman. Suivent des récits, des recueils de nouvelles: «Florilège alpestre», «L'Enfant aveugle», «Douleurs paysannes».
- 1957 «A pied du Rhône à la Maggia», récit.
- 1961 Nouveau recueil de poèmes: «Le Pays secret». Corinna Bille ressent un isolement. Elle souffre d'une surdité. Autres ennuis de santé. Opération à Zurich.
- 1963 Elle écrit pour le théâtre: «L'Inconnue du Haut-Rhône».
- 1967 «Entre Hiver et Printemps», nouvelles.
- 1968 «La Fraîse noire». Ces nouvelles sont un best-seller de l'été.
- 1971 Pierre-Jean Jouve préface les nouvelles de «Juliette éternelle». Nouveau succès.
- 1973 L'ancienne influence surréaliste et une nouvelle liberté lui inspirent des récits très brefs, mi-contes, mi-nouvelles. Elle les groupe par centaine: «Cent Petites Histoires cruelles».
- 1974 «La Demoiselle sauvage».
- 1975 Ce recueil de nouvelles vaut à Corinna Bille la Bourse Goncourt de la Nouvelle. C'est la consécration. Gallimard l'édite désormais en France. «Finges, Forêt du Rhône». Avec des photos de Suzi Pilet.
- 1976 «Le Salon ovale». Corinna Bille s'est décidée à publier des nouvelles où l'imaginaire déploie ses forces baroques. Elle ne se soucie plus des critiques qui, en Valais, l'attaquent pour immoralité. Suivent «La Maison Musique» contes, le roman «Les Invités de Moscou», succès populaire, et les poèmes de «La Montagne déserte».
- 1978 «Cent Petites Histoires d'Amour».
- 1979 «Deux Passions». Septembre: voyage en Sibérie. 24 octobre: Corinna Bille meurt à l'hôpital de Sierre.
- 1980 «Le Bal double», nouvelles posthumes.

S. CORINNA BILLE

avec
Véronique Mermoud

et
Gisèle Sallin
mise en scène
Dominique Jeanneret
scénographie
Conchita Salvador
costume
Rose-Marie Hemmer
administration
Max Jendly
musique
Michel Boillet
éclairages

L'enregistrement de la bande a été réalisé avec le concours des musiciens du Grand Bidule Jazz Big Band et enregistrée au Studio Scafe Records à Fribourg

PORTRAITS DE FEMMES

1. La mère
Cent petites histoires cruelles, 1973
2. Femme, qui es-tu?
Soleil de la nuit, 1980
3. Elle était allée gouverner
Douleurs paysannes, 1953
4. La fille perdue
Le pays secret, 1961
5. La sainte
Douleurs paysannes, 1953
6. L'adultère
La montagne déserte, 1978
7. La femme au manteau de renard
La montagne déserte, 1978
8. Vévé Glinde
Cent petites histoires d'amour, 1978
9. L'ivrognesse
La montagne déserte, 1978

entracte

L'AMOUR, L'ÉROTISME

1. Etrange
Le salon ovale, 1976
2. Les oiseaux
Le pays secret, 1961
3. La guillotinée
Cent petites histoires d'amour, 1978
4. L'expérience mystique de Mlle X
Cent petites histoires cruelles, 1973
5. Les insectes crépusculaires
Cent petites histoires cruelles, 1973
6. Le nœud
La demoiselle sauvage, 1974
7. Les Léonore
Le salon ovale, 1976
8. Les étangs de brume
Le salon ovale, 1976
9. Parabole
Cent petites histoires cruelles, 1973

Véronique Mermoud



Photo Malou Hattenhafer

Le seul manque que j'aurai, c'est de ne pas avoir connu Corinna Bille vivante. Ce que j'ai pu appréhender d'elle à travers la lecture de ses textes, puis à travers leur interprétation, m'a donné une image tellement séduisante de cette femme, qu'il m'aurait été doux de pouvoir lui parler, lui sourire, toucher ses mains et l'embrasser peut-être si nous étions devenues des amies. Il est si rare, en effet, de rencontrer un être humain qui ne juge pas ses semblables et qui soit totalement disponible à tout ce qui les façonne! Telle j'ai ressenti Corinna Bille dans les livres qu'elle a écrits, et c'est pour ces deux raisons majeures que son absence m'est un regret.

Et puis il y a moi, la comédienne. Qui n'ai pas lu Corinna Bille pour le seul plaisir de lire. Qui ai dû me battre avec ma mémoire — et qui m'angoisse chaque soir à cause d'elle. Qui ai dû me confronter à l'interprétation — et qui me mesure chaque soir avec elle. J'ai près de 40 ans de moins que Corinna Bille, et je ressens son œuvre avec ma propre sensibilité, ma propre compréhension, mes tourments personnels et mon sens de la beauté et de la laideur. Et lorsque je travaille les textes de Corinna Bille, et que je les interprète, le parti que je prends est mon parti. Cependant Corinna Bille me parle, m'interpelle, me bouscule à sa manière délicate et respectueuse, sans avoir l'air de rien. C'est cet «air de rien»-là qui m'a fascinée, sa façon de raconter des histoires. Mais quels torrents entre les lignes! Quelles impétuosités, quels absolus! Ce sont ces forces sous-jacentes qui m'obligent à m'interroger sur mes réactions, mes pulsions, mes désirs, mes choix: pourquoi dire un texte de telle manière plutôt que de telle autre... Dialogue ardu avec «cette auteure», si grande, si belle!

Mais dialogue, cependant, malgré les confrontations, la différence d'âge, nos vies menées autrement. Et dialogue qui n'en finira jamais parce que la mort est venue brouiller les cartes entre Corinna Bille et moi.

Peut-être ainsi ai-je été menée plus loin...

Véronique Mermoud

Le Théâtre des Osses



Photo Malou Wattenhofer

Le Théâtre des Osses a été fondé, par Véronique Mermoud et moi-même en janvier 1979 au lieu-dit «Les Osses», en Veveyse. Ce nom n'a aucune signification théâtrale ni philosophique. Il n'a que la valeur affective et poétique du lieu où notre projet a pris forme.

Durant nos deux premières années de travail, nous nous sommes adjointes tout d'abord Rose-Marie Hemmer, qui a pris la responsabilité de toute l'administration. Elle réalise un travail indispensable et exigeant. Plus tard, et au fur et à mesure de nos projets, nous avons rencontré Michel Boillet éclairagiste, Max Jendly musicien, et Dominique Jeanneret graphiste. Tous trois sont aujourd'hui un peu des nôtres et ceci pour différentes raisons très importantes. D'abord parce que nous admirons et leur talent et le sérieux de leur travail.

Ensuite parce que nos rencontres sont heureuses; nous avons un vrai plaisir artistique à rêver, à inventer, à chercher, à fantasmer sur un projet ou sur un autre. Et puis aussi parce que Dominique Jeanneret, Michel Boillet et Max Jendly s'investissent dans chaque spectacle du Théâtre des Osses et risquent avec nous de se tromper.

C'est d'autant plus formidable que notre principal objectif actuellement est d'essayer de rendre à l'acteur sa juste place: la première, au centre du théâtre. Le théâtre, pour nous, est un jeu, mais jouer est un art. Cet art est fait d'idées, de sen-

sualité, d'imaginaire, de chair et de sang. L'acteur est le praticien mystérieux de cet art. Lui seul possède ce pouvoir créateur-là. C'est son talent. Et c'est lui seul qui crée l'événement théâtral. Il n'est donc pas facile de comprendre que si toutes les autres professions du théâtre sont absolument nécessaires, elles ne sont cependant pas strictement indispensables. Si l'une de ces professions entrave la création de l'acteur, il n'y a plus de théâtre. Il n'y a plus que des démonstrations et des parades. Par contre lorsque toutes ces professions s'harmonisent à l'acteur, l'on assiste à une représentation théâtrale d'une force si grande et d'une séduction telle, qu'elle nous trouble pour longtemps. Nous espérons pouvoir vivre un jour ce moment unique, mais, comme toute œuvre d'art, elle demande des années de travail.

«S. Corinna Bille» est le quatrième spectacle du Théâtre des Osses. Il est notre deuxième création suisse. Beaucoup de gens, et sous diverses formes, nous ont aidées à le réaliser. Nous les remercions très chaleureusement. Nous remercions particulièrement Maurice Chappaz de nous avoir permis d'accéder à toute l'œuvre de Corinna Bille pour réaliser ce spectacle.

Gisèle Sallin

Le Théâtre des Osses, une expérience à suivre

Le Théâtre des Osses a été fondé en janvier 1979 par Gisèle Sallin et Véronique Mermoud. Il a monté l'an passé « Le malentendu », de Camus, et cette année, après avoir présenté « Solange et Marguerite » dans plusieurs villes de Suisse romande, partira jouer en France et à Québec, pour le Festival d'été.

Le Théâtre des Osses est né d'un ras-le-bol : selon ses fondatrices, les structures actuelles du monde du théâtre condamnent celui-ci à la disparition ou, au mieux, au retranche-

ment dans un ghetto intellectualiste. Sa résurrection passe nécessairement par la suppression du « pouvoir des idées ». En effet, constatent Gisèle Sallin et Véronique Mermoud, l'irruption des idées et de la théorie de la « distanciation » ont annihilé peu à peu le pouvoir créateur de l'acteur, pour n'en faire plus qu'une marionnette dans les mains du metteur en scène. Ainsi, du fait de ce monopole d'autorité, l'acteur est devenu fonctionnaire et doit à tout prix faire correspondre son jeu à la vision du metteur en scène, s'interdisant toute possibilité d'épanouissement de son propre tempérament. Le créateur n'est, dès lors, plus qu'un exécutant.

Face à cette situation, le Théâtre des Osses se pose en alternative : il veut, en premier lieu, restituer à l'acteur la place qui lui revient, c'est-à-dire la première, par une recherche artistique sur son travail. Le metteur en scène ne doit plus imposer, mais laisser toute liberté à l'acteur créateur de l'acteur, en le poussant jusque dans ses derniers retranchements. Le comédien peut ainsi retrouver sa dimension de chair, d'humanité, la mise en scène n'étant plus là pour canaliser son tempérament dans une direction bien définie, mais devant s'effacer derrière la richesse de son pouvoir créateur.

L'expérience paraît concluante : les partenaires du Théâtre des Osses se disent pleinement satisfaits de leur méthode de travail et, jusqu'à présent, ni le public, ni l'enthousiasme n'ont fait défaut. La troupe espère, d'autre part, mettre sur pied un circuit définitif de tournées, qui lui permettrait de se porter chaque année dans toutes les régions de Suisse romande. (yr)

2. Winterthurer Theater-Mai: Uraufführung des «Théâtre des oses»

Annäherung an S. Corinna Bille

Vor gut zwei Jahren haben Véronique Mermoud und Gisèle Sallin das Freiburger «Théâtre des oses» gegründet, das mit seinen bisherigen drei Produktionen bereits zu einem wichtigen Bestandteil der welschen Theaterszene geworden ist. Als Alleinstelllerin und als Regisseurin haben die beiden nun ein neues Stück erarbeitet, mit dessen Premiere der Winterthurer Theater-Mai unverhofft zu einer veritablen Uraufführung gekommen ist.

«S. Corinna Bille» ist das Werk lapidar betitelt und drückt so vielleicht am deutlichsten die Verehrung für die unlängst verstorbene grosse Walliser Dichterin aus, die es entstehen liess. Es ist eine Verehrung, die nach dem Zeugnis der Darstellerin im Programmheft auf keiner persönlichen Begegnung beruht, die um so stärker wuchs beim Lesen der Bücher, in denen sich diese Persönlichkeit in so faszinierender Weise mitteilt. In ihren Büchern — und in ihrer Stimme, die auf Tonband an einigen entscheidenden Stellen des Abends eingeblendet wird, die Brücke schlagend zwischen dem lebenden Menschen und seinem Werk, das nun auf der Bühne neues menschliches Leben gewinnt. Im ersten dieser Selbstzeugnisse berichtet S. Corinna Bille zu Beginn, wie sie (früh) zum Schreiben kam, später erweitert sich dieser Bezug von Leben und Schreiben im Hinblick auf die besondere Thematik dieser Dichterin, zeigt sich als ihre spontane Neugier für ihre (oft kauzigen und absonderlichen) Mitmenschen, aber auch als Kampf gegen die Folgen einer ihrer erotische Entwicklung unterdrückenden Erziehung.

Sonst aber ist es ganz das dichterische Wort, das mit Ausschnitten aus S. Corinna Billes erzählerischem Werk zu uns spricht. Da erscheint es fast selbstverständlich, dass zumindest etwas von jener Verehrung, welche die beiden Künstlerinnen in den Bann dieser vielbewunderten Frau schlug, auch beim Zuschauer vorausgesetzt wird. Und auch so mag man anfangs befürchten, es könnte hier das zu grosse Vertrauen in die Tygffähigkeit von Literatur die Notwendigkeit ihrer bübuenge-rechten Umsetzung missachten. Doch was in medi-tativer Versenkung gleichsam als gestisch-mimisch überhöhte Lesung beginnt, offenbart bald die un-ermutete Dramatik einer Prosa, die sich in ihrer traumhaft-lyrischen Unfassbarkeit so ganz der Eindeutigkeit szenischer Darstellung zu verschlies-sen schien: Die schillernden Übergänge zwischen wechselnden Erzählpositionen, hinter denen sich unverkennbar doch immer die Autorin verbirgt, erwachen plötzlich zu theatralischer Spannung. Die Erzählerin schlüpft in die Rollen ihrer Erzäh-lung, lässt die Personen, in deren Dialog sie ihre

inneren Konflikte projizierte, lebendig vor uns er-stehen — die weiblichen als Spiegelbilder ihres eigenen Seins ebenso wie die männlichen als Bilder von dessen Bedrohung. Es ist eine ganze Galerie von «Portraits de femmes», die uns so vor Augen geführt werden — mit kabarettistischer Anschau-lichkeit in den Bildern jener einfachen Frauen, de-nen gegenüber der Dichterin Verwurzelung in Tra-dition und Volkscharakter ihrer Walliser Heimat am unmittelbarsten begreifbar wird.

Diesem ersten Teil gegenüber erfahren im zwei-ten «L'Amour, l'érotisme» als die bestimmenden Kräfte von S. Corinna Billes Werk und Welt eine vertiefte Bedeutung, die von den fast realistischen Charakter- und Milieu-Studien aus in irrationale Dimensionen vorstösst. In ihrer unglaublichen Präsenz und rein physischen Durchhaltekräft, die während einem fast zweieinhalbstündigen Abend keinen Moment nachlassen, erobert dabei Vé-ro-nique Mermoud auch schauspielerisch neue Be-reiche, stellt der völligen Versenkung ins dichte-rische Wort dessen freiere, oft spielerisch-phanta-sische Umsetzung gegenüber. Und wenn ihre noch so souveräne Darstellungskunst bei einem Nichts an eigentlicher szenischer Handlung schliesslich er-müden könnte, so wirken dem in wohlberechneter Steigerung Regie und Bühnenbild entgegen. Dieses wurde von Dominique Jeanneret in raffinierter Einfachheit entworfen: Ein gegen hinten sich ver-engender Raum mit seitlichen Holzlamellen und auf der Rückseite von Tüchern abgeschlossen, der im ersten Teil als bald bergendes, bald bedrängen-des Zimmer erscheint, in der raffinierten Beleuch-tung von Michel Boillet atmosphärisch dichte Stimmungen zwischen Tag und Traum gewinnt, sich im zweiten Teil aber in ein phantastisches Ir-gendwo verwandelt, in das auch der Hintergrund immer stärker hineinspielt, wenn die Schauspiele-rin sich in dessen Stoffbahnen immer mehr ver-schleiert, verhüllt, verwickelt. Projektionen treten hinzu, zunächst eine antike Statue als Bild der ver-führerischen Gewalt des Männlichen, dann immer mehr irrealer Traumbilder. Und schliesslich die Musik von Max Jendly, zu der sich die Stimme der Schauspielerin im Gesang erhebt; befreundlich zu-nächst, als könnte sie sich nicht in das nur aus dem dichterischen Worte lebende Ganze einfügen; und dann immer mehr doch als die adäquate Umset-zung jener faszinierenden Fremdheit, welche S. Corinna Billes Werk bei aller Verwurzelung im Vertrauten doch bleibt. (Das «Théâtre des oses» wird mit diesem Stück im Rahmen der Zürcher Ju-nifestwochen auch im Theater an der Winkelwiese auf-treten.)

Martin Kraft

Corinna Bille lebt auf der Bühne weiter

Es braucht schon eine gehörige Portion Mut, um als welsche Theatergruppe in der deutschen Schweiz – am Theater-Mai in Winterthur – mit einer Premiere herauszukommen. Das «Théâtre des Osses» aus dem Kanton Fribourg liess sich nicht schrecken und zeigte seine Produktion nach Texten von Corinna Bille – eine Produktion, in der die Sprache, eine dichte, poetische Sprache, von zentraler Bedeutung ist.

Von Peter Arnold



Véronique Mermoud vom Théâtre des Osses in Fribourg spricht und spielt Texte der verstorbenen Walliser Dichterin Corinna Bille. Photo Ivano Capanna

Hinter dem einfachen, sich beheldenden ausnehmenden Titel «S. Corinna Bille» versteckt sich ein Stück grosses Theater. S. Corinna Bille, die ihren Vornamen Stéphanie hasste und dafür den Heimatort – Corin – ihrer Mutter zum Namen nahm, ist in der deutschen Schweiz praktisch unbekannt. 1912 geboren, seit 1947 mit dem Walliser Schriftsteller Maurice Chappaz verheiratet, sind von Corinna Bille bis zu ihrem Tod im Oktober 1979 gegen dreissig Werke erschienen.

Bekannter ist Corinna Bille in der welschen Schweiz. Hier gilt sie als brave alte Dame aus dem Wallis; hier wird sie interpretiert als Heilmschriftstellerin. Gegen diese Verniedlichung des Schaffens von Corinna Bille will das «Théâtre des Osses» ansetzen. In seiner Produktion geht es um die ungestüme, leidenschaftliche Corinna Bille, um jene Frau, die von sich selbst sagte, sie habe schreiben müssen, sonst hätte sie sich umgebracht – oder Feuer gelegt.

Das «Théâtre des Osses» hat von Corinna Bille 18 Texte ausgewählt: Neun Texte un-

ter dem Titel «Portraits de femmes» bilden den ersten Teil des Abends, neun weitere Texte den zweiten: «L'amour, l'érotisme». Einzelne Texte wurden vom Fribourger Jazz-Musiker und Komponisten Max Jendly vertont.

Aus diesen poetischen Texten – Gedichte und kurze Geschichten – entstand ein faszinierendes Stück leises und subtiles Theater. Unter der Regie von Gisèle Sallin entpuppte sich Véronique Mermoud, die den ganzen Abend allein auf der Bühne steht, als grosse Erzählerin und Schauspielerin. Mit Liebe und Verständnis sind Corinna Billes Texte durchgearbeitet; diese Liebe ist auf der Bühne spürbar in der Ruhe und Wachheit der Véronique Mermoud. Unterstützt wird das Spiel durch eine ausgefeilte Lichtregie, die zu den Geschichten die passende Atmosphäre schafft – im zweiten Teil stellen sich denn auch Assoziationen zu den Fotos von Hamilton ein. Ein langer, fast durchsichtiger Vorhang im Hintergrund und ein Stuhl sind die einzigen Requisiten. Diese Konzentration auf den Schauspieler, oder besser die Schauspielerin, ist ein erklärtes Ziel des «Théâtre des Osses». Dass dies genügt, beweist die neue Produktion.

Für Deutschsprachige am ehesten zugänglich ist die Geschichte von Flavia, «La Sainte». Flavia, gebunden an ein Jungfräulichkeitsgelübde, lässt sich zur Heirat überreden – die Ehe wird zur Hölle. Am Schluss wird Flavia von ihrem Mann im Marien-Monat Mai geopfert: Flavia mit dem Dolch in der Brust, umgeben von Blumen, Kerzen und Weihrauch – ein Bild des Wahnsinns und ein Bild der Anklage gegen eine repressive Religion. Im Verlauf der fast halbstündigen Erzählung entsteht ein ganzes Dorf, dessen Gemeinschaft dem Einzelnen Geborgenheit vermittelt – eine Geborgenheit, deren Kehrseite soziale Kontrolle und Repression heisst. Das Dorf entsteht nicht durch platte Illustrationen, sondern durch Vorzügen von Haltungen: Der frauenverachtende, patriarchalische Pfarrer, die altersüchtigen, lüsternen Männer und Frauen, die verlassene Geliebte, die verweigernde Flavia werden mit knappen, präzisen Strichen gezeichnet.

Trotz der fast übermenschlichen Anstrengung, die deutschsprachige Zuschauer aufbringen mussten, hielten die Zuschauer durch – und waren begeistert. Dies ist schon der schauspielerischen Leistung und der sehr zurückhaltenden Regie zu verdanken.



DOKUMENTATIONS-SERVICE PRESSE, RADIO, TV
INTERNATIONALER ARGUS DER PRESSE AG
CH-8030 Zürich Telefon 01 252 49 37

Neue Zürcher Zeitung
Zürich (CH)
Auf l. t. 123 420

23. Mai 1981

Texte sprechen lassen

18 «S. Corinna Bille» beim Winterthurer Theater-Mai

C. V. Die zweite französischsprachige Auf-
führung im Rahmen des Winterthurer Theater-
Mais bewies, dass eine Theatergruppe gut bera-
ten ist, manchmal einfach Texte für sich spre-
chen zu lassen. Allerdings müssen es die rich-
tigen Texte sein, und da hat das Freiburger
«Théâtre des Oesses» mit seinem «Spectacle
S. Corinna Bille» einen geschickten Griff getan:
Die Novellen und Betrachtungen der 1979 ver-
storbenen Walliser Schriftstellerin sind beson-
ders geeignet, auf der Bühne erzählt zu werden.
Der Nuancenreichtum und die innere Span-
nung ihrer Schriften lassen eine behutsame Dra-
matisierung als durchaus angebracht erschei-
nen. Und die volksnahen Elemente in Corinna
Billes Walliser Erzählungen schliessen ja auch
den Gedanken an das mündliche Weitergeben,
an das «Geschichtenerzählen» ein.

Véronique Mermoud hat glücklicherweise der
Versuchung widerstanden, das dramatische Po-
tential in Corinna Billes Werken durch schau-
spielerische Fiorituren zu verfälschen. Unter-
stützt von der Regie Giséle Sallins, gebraucht sie
Können auf sozusagen impressionistische Wei-
se: Ohne je grell zu werden, setzt sie da und dort
Schwerpunkte, was einen sehr differenzierten

Gesamteindruck hinterlässt und der von Co-
rinna Bille selbst geübten Intensität entspricht.

Vielleicht hätte der erste Teil des Abends,
«Portraits de Femmes», einiges kürzer sein kön-
nen und der längste und beste Text dieses Teils,
«La Sainte» aus «Douleurs paysannes», noch
stärker hervorgehoben werden sollen. Man
hätte auch auf die drei gesungenen Auszüge ver-
zichtet und um so lieber noch weitere Tonband-
aufnahmen von Corinna Bille selbst gehört. Am
zweiten Teil lässt sich höchstens bemängeln,
dass er falsch betitelt ist: «L'Amour» und
«L'Erolisme» spielen hier eine untergeordnete
Rolle neben dem Phantastisch-Traumhaften.
Novellen aus «Le Salon ovale», «Cent Petites
Histoires cruelles» oder aus «La Demoiselle
sauvage» gaben hier nicht nur der Schauspiele-
rin Gelegenheit zu grösserer darstellerischer
Entfaltung, sondern auch dem Beleuchter Mi-
chel Boillet, der mit seinen Lichteffekten das
zarte Bühnenbild von Dominique Jeanneret erst
zur Geltung brachte. Der «Spectacle» sprach
ebenso für Corinna Bille wie für seine Mitwir-
kenden. — Das «Théâtre des Oesses» wird mit
dem gleichen Stück vom 16. bis zum 19. Juni im
Theater an der Winkelwiese in Zürich gastieren.

Momente schier unerträglicher Intensität

Texte von S. Corinna Bille dramatisiert vom Théâtre des Oesses (Freiburg)
im Theater an der Winkelwiese

«Es ist für mich unerlässlich, mich auszudrücken. Wenn ich nicht geschrieben hätte, hätte ich mich umgebracht (...) oder jemand anders getötet.» S. Corinna Bille wird 1912 in Lausanne als Tochter eines Kunstmalers geboren, 1945 erscheint ihr erster, erfolgreicher Roman «Théodas»; es folgen über 30 Bände mit Erzählungen, Romanen und Gedichten. Der Einfluss ihrer Surrealisten-Freunde, die sie noch vor Ausbruch des Zweiten Weltkriegs kennengelernt hat, bricht erst in den siebziger Jahren durch: in Kurzgeschichten und Skizzen, die ins Fantastische abgleiten. Vorher spielen ihre von einer tiefempfundenen Menschlichkeit geprägten Geschichten im Walliser Dorfmilieu und sind sowohl Beschreibungen der Mentalität dieses Volkes als auch genaue, psychologisch dichte Charakterisierungen einzelner Individuen, vorwiegend von Frauen.

Das 1979 gegründete «Théâtre des Oesses» stellt in seinem Programm beide Hauptrichtungen dieser in der deutschen Schweiz zu Unrecht wenig bekannten Schriftstellerin vor: Tonbandaufnahmen mit Corinna Bille, aus denen das oben erwähnte Zitat stammt, werden im Verlauf der Veranstaltung eingeblendet, die in zwei Teile unterteilt ist: «Portraits de femmes» und «L'amour, l'érotisme». Doch nicht bloss um ein Autorenporträt geht es der kleinen Theatergruppe, bestehend aus der Regisseurin Gisèle Sallin und der Schauspielerin Véronique Mermoud sowie unter anderen Dominique Jeanneret (die ein schlichter, aber wirkungsvolles, alle Möglichkeiten ausschöpfendes Bühnenbild geschaffen hat) und Max Jendly (Musik). Die Texte der 1979 verstorbenen Schriftstellerin haben die Regisseurin und die Schauspielerin stark berührt, haben sie doch darin Probleme und Facetten ihres eigenen Frauseins wiederentdeckt, die über eine ideologische - feministische - Deutung hinausgehen. Die persönliche Betroffenheit spürt man in den einzelnen Szenen deutlich, die die Rolle, das Schicksal einer Frau oder einen bestimmten Frauentyp zum Inhalt haben.

Die Texte Billes, welche wohlgerne nicht für die Bühne geschrieben worden sind, wurden unverändert übernommen und dramatisiert. Das heisst, dass eine hervorragende Véronique Mermoud die literarische Vorlage zum Teil rezitiert, zum Teil mit Körperbewegungen sowie Tonfall illustriert und kommentiert; sie vorzugsweise aber spielt, indem sie in die verschiedenen Rollen schlüpft - manchmal völlig übergangslos. Der Darstellerin gelingen dabei mit ihrer durchdringenden Stimme und glasklaren Artikulation sowie der wandlungsfähigen Mimik Momente schier unerträglicher Intensität. Ihr schönes Gesicht kann zur hässlichen Fratze entstellt werden, in dem sich Entsetzen, Furcht, Hass, Besessenheit widerspiegeln. Denn allerdings, wenn die

Distanz der Schauspielerin zu Handlungs- und Denkweisen gewisser männlicher Personen zu gross wird, interpretiert sie diese auf bisweilen allzu platt karikierende Art, dadurch auch ihre eigene Kritik zum Ausdruck bringend. Besonders beeindruckend geraten die beiden längeren Episoden des ersten Teils. Die eine schildert eine Vergewaltigung und die seelischen Folgen für das Opfer. Die zweite berichtet eine seltsam archaisch anmutende Geschichte einer Frau, die sich ihrem Mann verweigert und von diesem in seiner Verzweiflung umgebracht wird. Doch auch Komödiantisches und Versponnenes kommt im unbedingt sehenswerten Programm zum Zuge, das noch heute und morgen abend im Theater an der Winkelwiese um 20.15 Uhr aufgeführt wird.

Tibor de Vitrach

La troublante Corinna Bille du théâtre des Osses

VEYRAS (sp). — Alors que la public s'efface religieusement dans la pénombre de la salle, là-bas, presque au lointain, d'une scène dépouillée à l'extrême et limitée à son strict espace vital, surgit soudain, l'éclat vocal de Corinna Bille, vivace et interpellatrice. Puls, l'espace d'un souffle, faisant « gémir » le voile qui l'englundait, évasivement d'abord, mais très vite enivrante présence, Véronique Mermoud savait l'espace et le moment. Faisant pleinement siennes le concept de Stanislavski, « le seul maître de la scène, c'est l'acteur », elle déambule somptueusement au travers des « portraits de femmes », de celle qu'elle qualifie elle-même « d'auteurs » si grande, si belle.

De cette plus que riche palette de morceaux choisis, Véronique Mermoud en tire parfois des accents déroutants, qu'on ferait peut-être trop ancré, on a peine à véritablement reconnaître, mais le faut-il ? Il n'empêche que la virulence, l'acharnement, la violence et la fureur tels que traduits par l'acteur dans « Elle était allée gouverner » et « La sainte », appartiennent à une lecture qui peut nous paraître trop actuelle, trop sensiblement féministe, (sans aucun sens péjoratif), pour qu'elle retrouve, personnellement perçue, ce sentiment implacable de lutte certes, mais de résignation, qui se dégage des « Douleurs paysannes ». A son approche, Véronique Mermoud apporte pourtant une justification sans détour : « Le seul manque que j'aurai, c'est de ne pas avoir connu Corinna Bille vivante (...) J'ai près de 40 ans de moins qu'elle, et je rassemble son œuvre avec ma propre sensibilité, ma propre compréhension, mes tourments personnels et mon sens de la beauté et de la laideur. Et lorsque je travaille les textes de Corinna Bille, et que je les interprète, le parti que je prends est mon parti. »

Pour les ultimes étapes de ces « portraits de femmes », la

théâtre des Osses opte pour un théâtre quasi total, puisqu'il poursuit cette traduction en y intégrant la création musicale de Max Jendly qui fait office de velouté support à la voix soudain presque lancinante de Véronique Mermoud.

Autant le traitement de « portraits de femmes » s'échappe de Corinna Bille et se fait universel, autant celui de « L'amour et l'érotisme », qui constitue la seconde partie du portrait, s'en approche et l'interpénètre. Sous l'impulsion presque divine de l'omniprésente Véronique Mermoud, Corinna Bille y devient en effet, tout à fait troublante. Ses textes déjà plus qu'envoûtants à leur simple lecture, rehaussés par la complice mise en scène de Gisèle Sallin, qui prétend pourtant que « l'acteur est le praticien mystérieux du théâtre, que lui seul possède le pouvoir créateur », atteignent une vigueur surréaliste qui nous transcendent. La parfaite et immaculée cohésion des « Etangs de brume » en est certainement le paroxysme. Encore sous son emprise, le public reste d'ailleurs sans voix à l'instant du final, où Véronique Mermoud, toute vibrante de

l'émotion qui l'a secoué, et soudain comme désarticulée après la formidable énergie qu'elle a merveilleusement et sans répit, concédé, se recroqueville en elle-même pour mieux saluer la foule. En elle, elle salue surtout Maurice Chappaz qui de son premier rang s'est fait, sans l'être tout à fait, le vibrant complice de cette création que ses détracteurs jugeaient bien téméraires mais qui a triomphé, conférant à l'écrivain de Veyras une ampleur partagée.

Jean de Preux



Véronique Mermoud,
ou l'acteur
seul maître de la scène.

Mardi 26 mai 1981

4

Le Théâtre des Osses présente: Véronique Mermoud et S. Corinna Bille

(fb) — La voix de Corinna Bille dit son besoin de s'exprimer, cette passion d'écrire qui l'habite, impérieusement; dès sa jeunesse et que sa mère lui reconnaît.

«Sinon, je serais morte, je serais devenue folle, j'aurais assassiné quelqu'un». Cette voix, si douce et si tranquille, un peu voilée, entrecoupée, parfois, d'un rire léger, elle parle de son angoisse, de son goût de la vie et de sa fascination de la mort. Ouvré, dans la nuit le spectacle et, après l'entracte, lui redonne le ton.

La voix de Corinna Bille et ses textes; ses nouvelles; ses petites histoires, ses poèmes, dont quelques-uns sont mis en musique par Max Jendly, et chantés. Quelque vingt moments distincts pour évoquer une œuvre. Quelques traits épars et rassemblés pour donner une image du poète.

Cette image est peinte de violence. Ces portraits de femmes sont faits de douleurs: cœurs éclatés et corps ensanglantés. Ces histoires cruelles racontent le viol et le meurtre, le sacrifice de la mère baloutée par ceux à qui elle a tout donné, l'assassinat de la fille par ceux qui ont joué d'elle. Elles ont pour cadre ces hameaux immobiles, figés dans la tradition où rien ne semble se passer, sinon le cours des jours et des saisons.

Cette image se prolonge dans l'imaginaire. Le rêve étrange qu'explore Corinna. Où surgissent, à l'orée d'une nouvelle, irréels et beaux, des jeunes amants heureux qui s'entraiment et

puis s'effacent, fugitifs et mythiques. Symboles du désir, de sa faim de tendresse.

La voix de Corinna Bille, ses textes: sa présence et son pouvoir poétique rendus par l'intermédiaire d'une jeune comédienne. Véronique Mermoud à le regard clair et le visage énergique, le corps délié, les seins ronds et la taille souple. Belle comme les femmes dont elle narre l'histoire. Elle joue de ses bras, de sa jupe, de ses jambes. Puis, cache ses épaules, plante les poings dans les poches d'un veston. Elle, lui, se campent les personnages. Vибrent les sentiments. Une attitude souligne l'humour d'une remarque. Narratrice, elle use librement de tous les registres et dit naturellement ces phrases musicales d'où s'envolent les images pour évoquer les couleurs de l'aube et du crépuscule et, dans les yeux des héroïnes, les insondables reflets des mouvements de l'âme.

Usant d'un voile diaphane qui sert aussi de toile de fond ou jolant les effets de lumière: seul élément d'un décor que limite un clair-voile de bois qui filtre les rayons comme les troncs d'une forêt, elle s'en drape, s'y enroule, s'y efface immatérielle, et nous entraîne vers ces étangs nimbés de brume et la forêt profonde où palpité la passion des immortels amants.

Sensible et puissante est cette image du poète, mise en scène d'une manière sobre et suggestive par Gisèle Sallin. Tendre et forte; l'interprète d'une Corinna Bille de chair et de rêve.

AU FESTIVAL DE LA CITÉ

● Corinna Bille vivante

Dimanche, 20 h. 30, cour Vuilfermet. — Elle prend place tranquillement sur une chaise tendue de rose. C'est une couleur qui lui va bien au teint ; d'ailleurs, sa robe est de la même couleur, longue robe sur des sandales de cuir tressé. Dans un silence relatif, vite agressé par un piano qui tire en rafales puis, plus tard, par la voix incertaine d'un chanteur rock, s'élève une voix forte et belle. C'est l'émotion qui vient et ses sortilèges, la voix de S. Corinna Bille retrouvée, Corinna Bille qui dit l'histoire de la création littéraire et son besoin impérieux, la vocation une certaine nuit où elle n'a pas dormi, c'était lorsqu'elle avait 15 ans.

Quand cette voix dense disparaît de la tête de lecture du magnétophone, voici Véronique Mermoud, qui nous et se regarde du haut de cette petite chaise qui a la fièvre rose. Derrière, pour tout décor (celui conçu pour le spectacle ne se prêtait pas à l'espace), deux tentures noires font comme un écran où rebondissent les mots, la violence et le sens du tragique d'une œuvre que Véronique Mermoud a choisi, ici, dans la fureur et le bruit (1), de partager. Le mot est trop galvaudé, qui traduit imparfaitement, hélas, les vibrations que crée un spectacle où le théâtre va à la rencontre du monde.

Sous la forme d'une veillée, seule en scène, Véronique Mermoud est tous les personnages d'une œuvre multiple et acérée. Voici quelqu'un qui vit et respire sur un plateau ; et à sa respiration se gagnent les mots, les griffures, les portraits, les amours. Celles de Germain et de Flavie, celles d'une veillée, celles d'une autre femme, Justine, celles d'autres hommes, d'autres rivages, d'autres érotismes. Véronique Mermoud (et Gisèle Sallin qui la met en scène) nous manqueraient si elles ne nous revenaient la saison prochaine avec ce spectacle qui, c'est vrai, devrait nous faire mieux connaître celle qui fut un de nos meilleurs écrivains.

Patrick Ferla

S. CORINNA BILLE

FICHE TECHNIQUE

DIMENSIONS DU DECOR : 7 mètres d'ouverture
4 mètres de profondeur
voir dessin ci-joint. 3,5 mètre de hauteur sous le tréteau
4,4 mètres de hauteur avec le tréteau

ELECTRICITÉ : Le Théâtre des oses apporte tout son matériel.

Nous avons besoin d'un électricien pour faire le branchement de notre jeu d'orgue.

Nous utilisons en puissance : 3 x 10 A
ou 3 x 15 A
(en triphasé)

Si il n'y a que du monophasé : 1 x 25 A

DURÉE DU MONTAGE : 6-7 heures.

- Si nous jouons le soir à 20h30, nous désirons commencer le montage à 10h le matin.
- Si nous jouons l'après-midi, nous désirons commencer le montage la veille : au soir, vers 18h si possible.

PPrix d'une représentation : DM : 2'500.-

- * droits d'auteur et compositeur compris
- + voyage compris
- * nourriture comprise

LOGEMENT : L'organisateur ou l'organisatrice de la représentation voudra bien nous trouver un logement.

Nous acceptons de dormir chez l'habitant

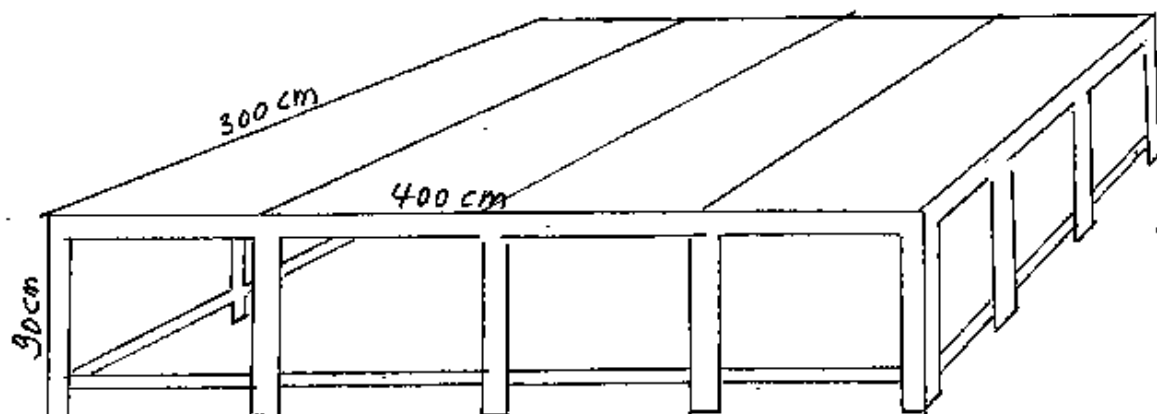
CONTACTS : Pour tous contacts, veuillez vous adresser à

Rose-Marie HEMMER - Théâtre des oses -
5, rue Joseph Chaley

1700 Fribourg / Suisse

Tel: 37 / 28 25 32

1. TRETEAU
POUR L'EXTERIEUR OU POUR LES SALLES SANS SCENE
(HALL DE GYM PAR EXEMPLE)



2. STRUCTURE DU DECOR
ELLE SE POSE DIRECTEMENT SUR LE SOL D'UNE SCENE
OU SUR LE TRETEAU CI-DESSUS.

